

L'Italienne et le Norvégien

Geneviève Letarte

Numéro 78, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91773ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, G. (2019). L'Italienne et le Norvégien. *L'Inconvénient*, (78), 52–55.

L'Italienne et le Norvégien

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

Se pourrait-il que les noms d'Elena Ferrante et de Karl Ove Knausgaard vous soient encore inconnus ? Si tel est le cas, on peut se demander où vous étiez ces dernières années – sur une île déserte, sans doute – tant ces auteurs ont fait (et continuent de faire) parler d'eux après avoir commis les deux sagas littéraires les plus populaires de la décennie. La première s'intitule *L'amie prodigieuse* et se compose de quatre livres d'environ cinq cents pages chacun, dont l'ensemble, également qualifié de « Quatuor napolitain », dresse le portrait d'une amitié entre deux femmes et de leurs destins respectifs, avec comme toile de fond la ville de Naples et plus largement l'Italie, des années 1950 jusqu'au début des années 2000. La seconde porte le titre provocateur de *Mon combat* et comporte six tomes d'environ huit cents pages au fil desquels on suit l'auteur dans ses apprentissages humains et intellectuels, de l'enfance à l'âge adulte, tandis que se dessine et s'accomplit son rêve de devenir écrivain, le tout se situant en Norvège et en Suède entre les années 1960 et 2010.

Apparues au même moment dans le paysage littéraire nord-américain (le premier tome de chaque série a été publié en 2012), ces œuvres ambitieuses avaient la particularité de faire revivre le genre de la saga romanesque en offrant au public une prose accessible et des personnages accrocheurs, en même temps qu'une œuvre pourvue d'indéniables qualités littéraires, ou, pour le dire autrement, une littérature de type best-seller digne d'être qualifiée de « vraie littérature ». Tous ne sont peut-être pas d'accord à ce sujet, mais une chose est certaine : ces deux séries nées d'une femme et d'un homme de générations différentes – Ferrante est née en 1943, Knausgaard en 1968 – et provenant d'horizons géographiques et culturels éloignés – le sud de l'Italie pour l'une, l'Europe du Nord pour l'autre – ont évolué en parallèle pour conquérir rapidement le cœur d'un nombre faramineux de lecteurs sur la planète, tout en recevant un accueil favorable de la part de nombreux critiques à travers le monde.

Il semblerait que le battage ait commencé à New York, où les deux œuvres, écrites respectivement en italien et en norvégien, ont été rapidement publiées en anglais. À propos de *L'amie prodigieuse*, le critique James Wood a écrit dans le *New Yorker* qu'il s'agissait d'« un immense et captivant roman d'apprentissage, peuplé de personnages attachants » (ma traduction), alors

Elena Ferrante

L'amie prodigieuse



qu'un peu plus tôt, dans le même magazine, il avait établi des parallèles entre la prose de Knausgaard et celle de Proust et de James Joyce ou certaines idées de Walter Benjamin. Bien qu'ayant trouvé longues certaines parties du premier tome de *Mon combat*, Wood affirmait néanmoins : « Il y a quelque chose d'irrésistible dans le livre de Knausgaard, et même quand je m'ennuyais, je restais accroché » (ma traduction). Une fois leur succès assuré auprès d'un vaste lectorat anglophone en Amérique et en Europe, *My Brilliant Friend* et *My Struggle* nous sont enfin parvenues en français (au compte-gouttes, pourrait-on déplorer, mais cela se comprend, vu l'ampleur du travail), grâce aux bons soins des éditions Gallimard pour la première et de Denoël pour la seconde.

J'ai pour ma part dévoré les deux œuvres en parallèle, me précipitant dès que paraissait en français un nouveau tome de l'une ou de l'autre, ce qui m'a menée dans un curieux va-et-vient entre l'univers féminin de Ferrante et le monde masculin de Knausgaard, la latinité du sud de l'Italie et la nordicité des mœurs norvégiennes ou suédoises (dont Karl Ove observe néanmoins les différences d'un œil amusé), entre la vie grouillante d'un quartier pauvre de Naples et les rues propres de Stockholm, entre les vacances à la plage des familles napolitaines et les traversées en ferry de fjords en fjords des voyageurs scandinaves, entre les guerres mafieuses de l'Italie des années 60 et 70 et le progressisme social d'une Suède en pleine émancipation féministe, socialiste et environnementaliste.

La qualité de ces deux cycles romanesques tient d'abord à la voix narrative qui en est le cœur, porte-parole d'un sujet (féminin ou masculin, c'est selon) qui se livre de l'intérieur tout en ouvrant une fenêtre sur le monde où les protagonistes évoluent et luttent pour leur survie. En effet, si l'on peut parler dans les deux cas de romans d'apprentissage (*bildungsroman*), les sagas de Ferrante et de Knausgaard pourraient aussi être qualifiées d'œuvres de résistance (ou de combat pour référer directement au titre de Knausgaard) : *L'amie prodigieuse* nous fait pénétrer dans l'univers de femmes en quête d'elles-mêmes dans un monde rudement mené par les hommes, alors que *Mon combat* met en scène l'évolution tourmentée d'un personnage masculin qui affronte maints obstacles pour accéder à une forme de souveraineté personnelle. Dans les deux cas, les protagonistes rejettent le carcan social dans lequel ils sont nés, les affres d'une enfance marquée par des adultes démunis – une mère pesante chez Ferrante, la tyrannie d'un père alcoolique chez Knausgaard – et tout le récit témoigne de ce travail d'émancipation dont l'issue passera finalement par l'écriture.

Outre le fait d'être ambitieuses en matière de format et de déploiement narratif, les deux séries ont en commun de mettre en scène des personnages réels ou fortement inspirés de la réalité. Pour ce qui est de *L'amie prodigieuse*, il semblerait qu'Elena Ferrante, qui publie sous pseudonyme et dont l'identité demeure à ce jour inconnue, fait le récit romancé de sa propre histoire, alors que le caractère autobiographique de *Mon combat* est pleinement assumé par Knausgaard : les personnages portent leurs vrais noms, et la trajectoire de vie du protagoniste réfère à ce que l'on connaît de l'auteur. En témoignent d'ailleurs les réactions outrées de certains membres de son entourage qui n'ont pas apprécié de jouer leurs propres rôles dans cette saga écrite sans leur permission. Bien sûr, la frontière est mince entre l'autobiographie et la fiction, et toute entreprise littéraire suppose un travail de construction, donc d'invention ; et peu nous importe, au fond, dans quelle mesure les faits rapportés par Ferrante ont été vécus par elle, ou si les aventures du narrateur de *Mon combat* reflètent avec exactitude le parcours personnel de Knausgaard. Ce qui nous importe, c'est que le pari d'authenticité affiché par les deux auteurs passe par une écriture suffisamment forte et crédible (d'un point de vue littéraire) pour que nous puissions nous identifier aux protagonistes. Et cela se produit bel et bien dans les deux cas : une plume vivante, des personnages ancrés dans leurs réalités intimes et sociales, un sentiment d'urgence qui transparaît tout au long



du récit, voilà ce qui nous tient en haleine dans ces romans où il suffit de mettre le pied pour ne plus vouloir les lâcher, d'où leur succès planétaire.

Ainsi suit-on avec passion dans *L'amie prodigieuse* les destins de Lenu et de Lila, deux amies ayant grandi dans un même quartier pauvre de Naples et qui, chacune à leur manière, tenteront d'échapper aux déterminismes sociaux qui y prévalent. Lenu réussira à quitter la ville pour faire son chemin comme étudiante en littérature puis comme écrivaine, alors que Lila finira par créer sa propre entreprise et exercer un certain pouvoir dans son quartier natal où règne la Camorra. Sur le plan amoureux, les deux femmes connaîtront le mariage, le divorce et la passion extraconjugale, de manière plus douloureuse pour Lila, qui devra braver la loi des hommes violents de son milieu, alors que par son cheminement intellectuel Lenu accèdera à la bourgeoisie et à une vie plus émancipée. L'aspect le plus touchant et intéressant de cette histoire, c'est la relation d'amour et de rivalité entre les deux amies, très tôt reconnues par leurs instituteurs comme étant intellectuellement fortes et promises à de brillantes études. Unies par une même passion pour les livres et l'écriture, elles s'inspireront mutuellement tout au long de leurs études primaires et secondaires, mais seule Lenu parviendra à l'université, poussée par un fort désir d'affranchissement (quitter Naples et réussir dans le monde), alors que Lila restera en arrière, faute de soutien de la part de sa famille, mais aussi parce que, en dépit de son esprit brillant et de son caractère révolté, elle demeure curieusement soumise à une sorte d'atavisme qui la lie à la vie du « quartier », dont elle ne réussira à franchir les limites que temporairement. Après le départ de Lenu, les deux amies se retrouveront de temps à autre au fil des années, et les quatre tomes de la série relatent les mouvements de cette amitié de même que le parcours accidenté de chacune.

D'une tout autre tonalité, les six tomes de *Mon combat* se révèlent eux aussi d'une lecture passionnante. Ici, c'est la voix d'un homme qui, revisitant son parcours depuis ses premières années jusqu'à la quarantaine, nous raconte son enfance vécue dans une petite ville de Norvège, à proximité de la forêt sauvage, et surplombée par un père tyrannique ; puis le divorce de ses parents, les déménagements, son émancipation et sa vie d'étudiant à l'université, ses cercles d'amis et leurs beuveries, ses nombreuses tentatives amoureuses, et enfin ses débuts d'écrivain, son mariage avec une auteure suédoise, la naissance de leurs enfants. Le récit est ici plus introspectif que chez Ferrante, alternant entre la relation des faits et de longues descriptions où l'auteur s'attache à observer la nature, les lieux, les gens, et surtout ses propres états d'âme, sa quête de vérité face à lui-même, son désir de devenir « quelqu'un de bien », non pas au sens de la réussite sociale, mais sur le plan humain. Issu d'un père et d'une grand-mère alcooliques, Karl Ove a lui aussi des démêlés avec l'alcool, mais son travail d'écrivain et le désir de devenir un bon père pour ses filles vont en quelque sorte le sauver. Le livre n'est pas structuré de manière chronologique, et il est intéressant de voir comment l'auteur va et vient dans le temps, n'hésitant pas à revenir sur certains événements, comme s'il oubliait les avoir déjà narrés, ce qui donne un caractère encore plus tangible au récit.

Comme je le mentionnais plus haut, *L'amie prodigieuse* et *Mon combat* ont grimpé à peu près en même temps dans les palmarès littéraires. Il était donc inévitable que, à l'instar de George Steiner et de son célèbre essai *Tolstoï ou Dostoïevski*, l'on en vienne à se demander : « Ferrante ou Knausgaard ? » Je ne sais pas s'il existe des statistiques à ce sujet, mais je serais curieuse de savoir dans quelle mesure le lectorat de *L'amie prodigieuse* est le même que celui de *Mon combat*, si de nombreux lecteurs se sont amourachés également des deux œuvres, ou si au contraire le lectorat est plutôt clivé entre fervents partisans de l'une ou de l'autre. En ce qui me concerne, je peux dire que si j'ai lu *L'amie prodigieuse* avec

avidité et suis tombée sans conteste sous le charme de Lenu et de Lila, avec leurs secrets de femmes sur fond de paysage sociopolitique italien, je me suis sentie davantage interpellée par les romans de Knausgaard. Cela tient peut-être à mon intérêt pour la littérature nordique en général, ou à la façon dont Knausgaard aborde le sujet de l'écriture, ou encore au fait qu'il me donne accès à une subjectivité masculine jusqu'à présent inédite à mes yeux. Loin de la mâtitude ironique d'un Philip Roth ou de la ludique provocation sexuelle d'un Henry Miller, c'est d'une voix inquiète qu'il s'agit dans *Mon combat*, celle d'un homme peu sûr de lui mais fort de ses émotions, qui fait face à ses insécurités personnelles en même temps qu'aux nouveaux rapports entre les hommes et les femmes, à l'éclatement des structures familiales et sociales caractéristiques de l'époque dans laquelle il a grandi. Mais par-dessus tout, il y a quelque chose de profondément littéraire chez Knausgaard, dans sa façon d'observer et de décrire le monde, de s'interroger sur le pourquoi et le comment des choses, d'explorer ses pensées dans une sorte de méditation continuelle, alors que chez Ferrante les protagonistes sont davantage aux prises avec l'urgence et la concrétude de leur devenir.

Quoi qu'il en soit, on peut dire que, dans un cas comme dans l'autre, l'œuvre a été motivée par le désir de régler des comptes avec le passé. La prose de *Mon combat* est peut-être plus proche de la poésie, dans la mesure où elle tend à se concentrer sur l'essence des choses, alors que celle de *L'amie prodigieuse* est éminemment romanesque, axée sur une intrigue aux nombreuses péripéties et revirements de situation. Au cœur de chacune, cependant, on trouve le cheminement d'une femme et d'un homme qui prennent l'écriture à bras-le-corps pour tenter de mieux comprendre la vie, l'amour, la mort, le monde et soi-même. ■

le port
de tête librairie

depuis 2007



Librairie agréée
Livres neufs et d'occasion

262, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P5
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

Roman
Poésie
Théâtre
Bande dessinée
Jeunesse

Philosophie
Histoire
Sciences humaines
Sciences
Arts

269, avenue du Mont-Royal Est
Montréal (Québec) H2T 1P6
514 678 9566
librairie@leportdetete.com
institutions@leportdetete.com

www.leportdetete.com